

L'R du temps

Élisabeth Blanc

*Le déroulement d'une cure
analytique est un tressage
borroméen.*

*On sait bien que dès la première
séance, ce que l'on appelle la séance
préliminaire, l'essentiel est dit, mais
bien sûr, ensuite, il reste à parler.*

*Et là, ça va prendre un certain
temps, pour ne pas dire un temps cer-
tain. L'analysant va tisser une sorte de
cocon autour de ce trou central du
désir aussi bien pour se le cacher que
pour mieux l'enrober, le voiler.*

*Il faut au moins trois fils pour
tresser et tisser. Parfois, l'analyste vient
surajouter un fil, pour soutenir
ou relancer.*

*Le discours se fait des nœuds, des
nœuds que l'analysant n'entend que
grâce à la coupure interprétative de l'a-
nalyste, et c'est le tranchant
qui définira en les libérant les trois
registres du réel, du symbolique et de
l'imaginaire.*

L'R du temps pris dans une signifi-
ance: l'air du temps au sens musical
ou bien météorologique
l'aire du temps ou l'ère du temps qui
évoque l'espace-temps
l'erre du temps ou l'errance fuyante du
temps.
L'R du temps: qu'en est-il du Réel du
temps?

Le temps est une question essentielle de la
pratique analytique, il entre dans la probléma-
tique de savoir ce qui opère dans une analyse:
pourquoi une analyse nécessite-t-elle une certai-
ne durée? Pourquoi cette durée ne peut-elle être
déterminée à l'avance? (On sait l'effet catastro-
phique de la fixation d'une date limite dans la
cure de l'homme aux loups)

L'on sait aussi que c'est sur la question des
séances à durée variable que Lacan s'est heurté à
l'IPA.

Avant d'aborder l'aspect proprement ana-
lytique de cette question je voudrais faire un petit
détour du côté des physiciens, à partir de la lec-
ture d'un livre intitulé: *les Tactiques de Chronos*
d'Étienne Klein. (Flammarion 2003)

Étienne Klein nous montre que c'est en
1604, avec la découverte de la loi de la chute des
corps par Galilée qui dit en substance que: « la

vitesse acquise est proportionnelle à la durée de la chute » que s'effectue la première mathématisation du temps et qu'ainsi le temps devient une variable mathématique. Ce saut épistémologique marque la naissance de la Physique moderne.

Le temps s'est retrouvé ainsi lié à l'espace, associé à l'énergie, ancré dans la matière.

Les questions, jusque-là métaphysiques, se sont retrouvées posées dans le champ de la Physique.

Le temps mathématisé a peu à voir avec l'idée commune du temps et si le temps tel que le décrit la Physique contemporaine a mûri si lentement dans l'esprit des hommes c'est parce que ses propriétés sont contraires à notre perception, et comme le confirmera la Physique quantique ce sont des postulats mathématiques et non l'observation qui permettent d'élaborer les concepts aptes à rendre compte de la réalité physique.

E. Klein se pose, en tant que physicien, des questions que nous abordons souvent en psychanalyse comme la question de la répétition, il remarque que les phénomènes ne se répètent jamais à l'identique et que s'il existe des cycles, cela ne signifie pas que le temps est cyclique.

La question de la répétition amène la question de la réversibilité des phénomènes et la question de la causalité.

Pour la Physique classique, tout fait a une cause et la cause d'un phénomène est nécessairement antérieure au phénomène lui-même et le corollaire est que les mêmes causes produisent les mêmes effets.

La Physique quantique a apporté un coup fatal à ce principe de causalité, ainsi que l'usage des probabilités.

Mais de quelle cause s'agit-il? La cause est incapable de rendre compte d'elle-même, la cause n'a pas de cause.

Qu'est ce qui cause le temps?

Pour pallier cette aporie, la Physique distingue le cours du Temps et la flèche du temps.

Le cours du Temps est irréversible, le Temps passe dans un seul sens sans jamais faire machine arrière, le Temps serait alors cause de lui-même.

La flèche du temps part d'un postulat qui

établit une logique de succession pour un phénomène donné, c'est-à-dire que A serait nécessairement avant B, elle montre l'irréversibilité de certains phénomènes, c'est-à-dire que, une fois accomplis, il est impossible d'annuler les effets qu'ils ont produit, par ex, le poussin, une fois sorti de sa coquille ne peut y retourner, mais par contre, on a pu établir que certains phénomènes, notamment au niveau microscopique, sont réversibles.

L'irréversibilité des phénomènes ne serait-elle qu'une illusion propre à notre échelle d'observation? Certains physiciens, comme Thibault Damour, vont jusqu'à prétendre que le temps ne serait qu'une apparence liée à la structuration très complexe de notre cerveau, *Entretiens sur la multitude du monde*. (p 52 Odile Jacob 2002)

Pour la Physique quantique, il semblerait que ce soit l'acte de mesure qui impliquerait la marque d'irréversibilité.

Autre question fondamentale: le temps peut-il s'accélérer?

L'univers est en expansion, et ce que l'on connaît de la matière n'est qu'une infime partie d'un univers dont on ignore tout.

Pour certains, les adeptes d'une cosmologie quantique, l'expansion de l'univers pourrait être le véritable moteur du temps. Ils évoquent la possibilité d'un temps discontinu, d'un espace-temps à n dimensions.

La théorie des supercordes qui tente de réconcilier dans un ensemble plus vaste, la physique quantique et la relativité générale, a été élaborée dans les années soixante-dix, elle imagine des espaces à plusieurs dimensions, prenant la forme de cordes fermées ou de cordes ouvertes, de cordes enroulées sur elles-mêmes, formant des boucles.

Peut-on envisager l'existence de plusieurs temps, des dimensions temporelles enroulées, formant des boucles? E. Klein estime que leur structure même violerait la causalité, obligeant les particules à remonter périodiquement dans leur passé, que ce système représente une véritable machine à remonter le temps. (p 165)

Cette théorie des supercordes nous renvoie directement à la topologie lacanienne, mais sur-

tout à tous les tissages borroméens que l'on retrouve dans le séminaire *Le moment de conclure* (1978), précédant le séminaire sur la *Topologie et le Temps*.

Ces deux derniers séminaires de la fin de vie de Lacan montrent à quel point la question du temps est importante pour lui et ce, me semble-t-il, depuis le début de son enseignement, comme si ces derniers séminaires révélaient de manière rétroactive ce qui était déjà là depuis le début.

Ce séminaire XXV : *Le moment de conclure* fait référence, j'ai envie de dire : fait retour, à l'un des premiers textes de Lacan, écrit à la Libération et intitulé *le Temps logique et l'assertion de certitude anticipée*.

Ce texte pose, me semble-t-il, à travers cette histoire de prisonniers, la question du temps dans la cure analytique et la libération de la parole avec l'avènement d'un sujet.

Lacan reviendra sur ce texte, à plusieurs reprises tout au long de son enseignement.

Dans le séminaire *Les non dupes errent* Lacan dit ceci (p 171) : « **J'avais autrefois commis un truc qui s'appelait le temps logique et c'est curieux que j'y aie mis un second temps, le temps pour comprendre. Le temps pour comprendre ce qu'il y a à comprendre. C'est la seule chose dans cette forme que j'ai faite aussi épurée que possible, c'est la seule chose qu'il y avait à comprendre c'est que le temps pour comprendre ne va pas s'il n'y a pas trois** »

LE TEMPS LOGIQUE = TROIS TEMPS

Comme au théâtre, dit A. Didier Weill, « **les trois coups annoncent l'imminence de l'entrée de la parole de l'acteur** » (*Les trois temps de la loi* édit Seuil)

Le temps logique se compte trois : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. (cf. E. Porge *Se compter trois, le temps logique de Lacan* édit Erès)

Le temps de la parole de l'acteur (l'analy-sant) serait d'abord affaire de chiffrage, plus que de mesure.

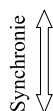
« **Le fonctionnement d'une analyse, nous dit Lacan, consiste à faire parcourir à la demande deux fois le tour du trou central du désir** »

Il faut donc trois temps et deux tours.

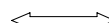
Trois temps et deux tours ou deux trous pour que le trou central devienne l'évidence : du fiat trou au fiat lux.

Dans ces trois temps :

1 l'instant de voir



Diachronie



2 le temps pour comprendre

3 le moment de conclure

Je dirai qu'il y a deux brèves et une longue.

Lacan précise qu'il y a deux scansions suspensives, une certitude anticipée dès l'instant de voir, une certaine hâte au moment de conclure.

Au cours de sa démonstration, son « sophisme », Lacan va évoquer le Cogito de Descartes.

Le sujet cartésien n'est pas très différent du sujet de la psychanalyse si on le replace dans une temporalité ternaire :

Je doute, donc, je pense, donc, je suis. Dubito/ergo/cogito/ergo/sum.

Trois temps : deux coupures

1 je doute

donc

2 je pense

donc

3 je suis... (parlant/parlé) ... je suis qui je suis

Là encore deux brèves encadrant une longue, séparées par deux coupures : deux donc.

Le sum, je suis, renvoie à l'évidence de l'être parlant, (la lumière), ou pour le dire autrement, il ne s'agit pas tant d'une révélation de l'être que de l'évidence d'une parole qui vient révéler l'existence du sujet, et cette évidence procède

directement du moment de défaillance du sujet qui doute, le doute de la perception (le trou, la faille), le *sum* est un dit éclaté, le dernier tour du dit de l'étourdit, il ne procède pas directement du *cogito*, même si le *cogito* a été, est un temps nécessaire, mais en décalage. Je dirais qu'il y a entre le *dubito* et le *sum* une instantanéité rétroactive avec effet de sens. (Comme dans l'histoire des prisonniers), une fulgurance significative.

Ce temps 3 est aussi un moment de « folie » où l'on s'entend dire je, un collapsus entre les deux je, celui qui parle et celui qui est parlé et qui nous renvoie à la parole divine je suis qui je suis, acte fondateur de toute parole, un temps hors du temps qui autorise ensuite l'élaboration par la pensée.

Deux temps de coupure : le trouage et la coupure, comme Lacan l'énonce dans son séminaire XXV, c'est du *fiat trou*, le trouage que va naître la lumière *fiat lux*, la coupure d'avec les ténèbres.

Le trouage marque un temps de sidération, sans effet de sens, où l'individu n'est pas passif mais possible, un sujet possible, en devenir.

Le *fiat trou* est lié au refoulement originnaire.

La coupure est un temps de lumière avec assumption jubilatoire du sens. (liens avec le stade du miroir)

Entre les deux, le temps de la pensée, le temps pour comprendre qui est nécessairement long parce qu'il est aussi un temps de bavardage, d'élaboration, dont la durée reste indéterminée, relative et dépendante de l'histoire de chacun. (De ne pas avoir pu bénéficier de ce temps par la date limite imposée par Freud, l'homme aux loups est resté fixé à l'interprétation freudienne de son rêve avec des passages hallucinatoires et son analyse est devenue la plus longue de l'histoire analytique, sans qu'il y ait véritablement d'élaboration personnelle).

Freud s'était déjà posé cette question du temps.

L'INCONSCIENT EST-IL HORS DU TEMPS ?

Le travail analytique, avec ses scansion, marque le mouvement pulsatif propre à l'ouverture/fermeture de l'inconscient, cet inconscient

que Freud disait atemporel. Dans *Au-delà du principe de plaisir*, (Payot 1981 p 70) Freud mettait ce terme entre guillemets : « **L'expérience nous a appris que les processus psychiques inconscients en eux-mêmes sont « a-temporels ».** Cela signifie d'abord qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, que le temps ne les modifie en rien, qu'on ne peut les aborder en termes de représentations temporelles ».

L'inconscient échappe au temps, il a une temporalité ou plutôt un tempo qui lui est propre.

A. Michels (*À propos de la causalité* La clinique lacanienne n° 6 Eres) montre que Freud dans sa recherche sur l'origine infantile des névroses a mis en place la structure temporelle des symptômes, mais, ce faisant, il ne fait pas référence à un temps chronologique car son hypothèse d'une scène primitive qui pourrait être réellement vécue mais tout autant fantasmée pose la question de la construction rétroactive.

Pour la scène primitive comme d'ailleurs pour la séduction, l'accent est mis sur l'histoire racontée plutôt que sur l'histoire « historique ».

Il montre également que le concept de pré-temps (*vorzeit*) qu'utilise Freud dans ses deux formes : aussi bien l'ontogénèse que la phylogénèse préfigure la notion de temps logique de Lacan. Le prétemps serait un temps Autre, un temps de causalité, la cause qui fait causer, car il introduit une rupture qui, concernant la causalité du symptôme marque un avant et un après.

« **Dire a quelque chose à faire avec le temps** », nous dit Lacan dans le séminaire XXV.

« **Dire est autre chose que parler. L'analysant parle, bavarde, il fait de l'art, de la poésie,** » cela demande un certain temps. « **L'analyste opère, son dire est une coupure chirurgicale** », il marque le temps de l'analyse.

Deux temps différents : un temps de la durée et le temps de l'acte.

On peut reprendre ici le questionnement des physiciens sur la définition du temps et sur la différence entre le cours du temps et la flèche du temps.

Cette opposition qui n'en est pas une, peut

être dépassée car le temps que révèle la coupure de l'acte analytique d'interprétation c'est le temps perdu, irrémédiablement perdu, qu'on pourrait appeler objet a, mais cette coupure permet également d'ouvrir à un temps de la durée pour élaborer des théories et des représentations susceptibles de recouvrir ou de contourner cette béance initiale et donc pour construire son histoire.

Le temps serait à la fois dans la coupure de l'acte, l'acte de parole, le *kaïros* : le temps, cause de lui-même, du fait même que ça cause, et la durée elle-même.

Le temps logique serait d'abord la démonstration d'une logique de l'acte.

UN TEMPS À TROIS DIMENSIONS :

1° L'instant de voir : vois, ça parle : une voix et un regard qui nous viennent de l'Autre, c'est-à-dire du côté de l'objet perdu. Le trou de l'objet

2° Le temps pour comprendre : un temps d'élaboration, de construction, de création

3° Le moment de conclure : l'évidence d'un sujet pris entre je parle et je suis parlé. La coupure du sujet

1° Le temps perdu, le réel du temps, la limite propre à l'être parlant

2° Le temps de l'élaboration qui est un temps imaginaire de construction

3° Le temps de l'acte, le temps symbolique qui met en place un sujet, un sujet qui parle au présent, pris dans une tension entre deux mouvements contradictoires, passé et futur. Un sujet présent sur fond d'absence

Le dire de l'interprétation a un effet de coupure dans le discours de l'analysant, il produit un effet de sens et, Lacan nous dit (art sur la *Causalité psychique*. Les *Écrits* p 835) que « **L'interprétation est irréversible** ».

Comment concilier l'idée que l'interprétation, par son effet de coupure est irréversible et l'effet rétroactif de sens qu'elle provoque : l'effet d'après coup.

L'analyse n'est pas une machine à remon-

ter le temps, l'interprétation actualise une parole qui était déjà là, en suspens, en attente d'être reconnue. On parle à tort, me semble-t-il de régression alors qu'il s'agit de creuser un discours pour y retrouver sa limite, son trou.

On vient en analyse parce que l'on souffre et que l'on cherche une cause à ses symptômes mais la causalité du symptôme, elle se trouve dans le discours de l'analysant, en tant qu'effet du signifiant dont il pâtit, elle n'est pas à rechercher dans une chronologie des événements de l'histoire d'un individu, elle n'apparaît que comme l'effet de l'interprétation, l'effet d'après coup. C'est le coup de la coupure de l'interprétation qui marque un avant et un après, en venant mettre en évidence ce trou central autour duquel tourne le discours de l'analysant, le trou-matisme. Pour reprendre la métaphore d'A. Didier Weill, je dirais qu'il s'agit d'un coup de théâtre.

Par effet de sens provoqué par la coupure interprétative, sens n'est pas tant à entendre comme signification, la coupure soulignant le non sens, que l'indication d'une direction à partir de quoi l'analysant peut reconstruire son histoire. (la flèche du temps)

La répétition n'est pas tant un événement cyclique qu'une insistance du réel, une insistance de cette cause qui n'a pas trouvé de nomination, qui tourne sur elle-même sans jamais toutefois revenir à la même place.

Dans *Les Écrits* (p. 835) Lacan dit ceci : « **L'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet, il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel... Sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant...**

Effet de langage en ce qu'il naît de cette refente originelle, le sujet traduit une synchronie signifiante en cette primordiale pulsation temporelle qui est le fading constituant de son identification. C'est le premier mouvement.

Mais au second, le désir faisant son lit de la coupure signifiante où s'effectue la métonymie, la diachronie (dite histoire) qui s'est inscrite dans le fading, fait retour à la sorte de

fixité que Freud décerne au vœu inconscient »

Il y aurait synchronie entre l'instant de voir et le moment de conclure et diachronie avec le temps pour comprendre.

« **La topologie c'est le temps** » nous dit Lacan dans le dernier séminaire, le temps qu'il faut pour comprendre.

QU'EST CE QU'UN TEMPS TOPOLOGIQUE ?

Je voudrais par là revenir au déroulement d'une cure analytique et au tressage de la parole.

Je ne reviendrais pas sur le tissage de la parole dans la cosmogonie dogon où l'on retrouve associés le temps, la mort et la sexualité (cf. M. Griaule *Dieu d'eau*, Fayard) je reprendrais ce que dit M. Gueydan (clinique méditerranéenne n° 35/36 p 23): « **L'œuvre textile a toujours été depuis le tissage du néolithique, une façon de lire le temps et même de façonner la pensée... Le mouvement du déroulement du fil est lié au déroulement du temps (surtout dans les civilisations animiques), il appelle dans l'entrecroisement binaire des fils la prise d'un sens symbolique par la dimension ternaire inévitable du vide dans le tissage, ce que chante la transparence des voiles, vide spatial qui renvoie au temps sans durée** »

Le tissage du nœud borroméen n'est pas une représentation, La topologie, c'est « **l'imagerie d'un dire** » (cf. *l'étourdit* p 32). L'imagerie serait à l'image ce que la linguistique est à la linguistique, c'est une présentation voire une monstration plus qu'une re-présentation ou dé-monstration. Ce que montre le nœud borroméen c'est d'abord le coinçage de l'objet a et la mise en acte de la coupure. (cf. séminaire XXV)

Le fil de la pensée ne suffit pas, il faut un tressage, un fil à trois, et c'est le chiffre trois qui opère, nous dit Lacan dans le séminaire XXV

Le déroulement d'une cure analytique est un tressage borroméen.

On sait bien que dès la première séance, ce que l'on appelle la séance préliminaire, l'essentiel est dit, mais bien sûr, ensuite, il reste à parler.

Et là, ça va prendre un certain temps, pour ne pas dire un temps certain. L'analysant va tisser une sorte de cocon autour de ce trou central du désir aussi bien pour se le cacher que pour mieux l'enrober, le voiler. Il faut au moins trois fils pour tresser et tisser. Parfois, l'analyste vient surajouter un fil, pour soutenir ou relancer.

Le discours se fait des nœuds, des nœuds que l'analysant n'entend que grâce à la coupure interprétative de l'analyste, et c'est le tranchant qui définira en les libérant les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

L'analyse est d'abord affaire de déliaison et de dénouage.

De même que c'est par la coupure que se définit le nœud borroméen, de même c'est la coupure interprétative qui va libérer R, S et I

Cette coupure du nœud vient libérer la possibilité de re/construction, de mise en acte de la parole de l'analysant et redonner une direction. Cette parole va rétroagir pour mettre en lumière, en évidence, en acte, ce qui a été dit dès les préliminaires.

Ce temps initié par la coupure interprétative, par la coupure borroméenne, c'est peut-être ce que l'on peut entendre quand Lacan dit que « **la topologie c'est le temps** ».